*Ami du Clergé* du 22 décembre 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Pour la fête de l'Epiphanie.** — L'amour et la haine au berceau du Christ, 721.
**Pour les Premiers Vendredis.** — II. *Janvier :* La manifestation du Sacré-Cœur dans sa naissance, 724.
**A l'école des Saints.** — VI. Le Saint Enfant Jésus : Le modèle de tous les saints, 726.
**Pour la fête de S. Jean l'Evangéliste.** — *Allocution à des jeunes gens :* Les ravages de l'impureté, 728.
**Aux Enfants de Marie.** — XCIV. Notre église, 729.
**Varia.** — Pensées de nouvel an, 730.

## POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

### L'AMOUR ET LA HAINE AU BERCEAU DU CHRIST

Mes frères,

Vous connaissez le récit que l'Evangile nous fait de cette fête de l'Epiphanie, c'est-à-dire de la première manifestation du Fils de Dieu incarné.

Jésus vient de naître à Bethléem. Presque au même moment, arrivent à Jerusalem des mages partis de l'Orient et qui demandent : « Où donc est le Roi des Juifs qui vient de naître ? » A ce discours inattendu, Hérode, qui est roi de Judée, est vivement ému et toute la ville avec lui. On rassemble en hâte les princes des prêtres et les scribes de la Loi. On leur demande de compulser les vieilles prophéties. Les prophéties sont claires. Elles annoncent que Bethléem, petite bourgade de Juda, sera illustrée par une grande naissance. Hérode dissimule sous un empressement exagéré son inquiétude et ses projets sanguinaires. Quant aux mages, ils poursuivent leur chemin. Arrivés à Bethléem, ils trouvent l'enfant avec sa jeune mère et ils se mettent à genoux pour l'adorer. *Et procidentes adoraverunt eum.*

N'est-il pas singulièrement dramatique, ce récit, dans sa simplicité ? Et en effet, il y a là un drame, un drame mouvementé, qui semble finir dans le sang de pauvres petits innocents et dans les larmes de leurs mères, mais qui en réalité va plus loin, ou plutôt, pour mieux dire, qui n'est que le premier acte d'un autre drame, plus grand encore, d'un drame qui mettra trente-trois années à se dérouler et qui finira, lui aussi, dans le sang d'un fils et dans les larmes d'une mère, dans le sang du Christ Jésus sur le Calvaire et dans les larmes de la Vierge Marie debout au pied de la croix.

Je voudrais méditer avec vous, m. f., cette première scène de l'Epiphanie et vous montrer, dès la première manifestation du Fils de Dieu en ce monde, comment s'éveillent deux grandes passions que le Christ ne cessera de soulever dans les âmes humaines : l'amour et la haine.

Jamais, m. f., le Christ ne passera indifférent au milieu de nous. Ou bien il sera aimé, aimé jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'à la folie, ou bien il sera haï, détesté jusqu'au délire. Mais pas un cœur d'homme ne pourra se flatter de ne pas frémir à son approche, et quoi que l'on pense et quoi que l'on puisse dire, il nous faudra bon gré mal gré nous ranger, comme aujourd'hui autour de son berceau, avec les mages qui s'agenouillent pour l'adorer, ou avec Hérode qui décide de le faire mourir.

### I. — *L'amour*

Le saint homme Job, au milieu de ses terribles afflictions, n'a pas trouvé, pour exprimer son angoisse et son affreuse détresse, de gémissements plus désespérés que celui-ci : « Maudit soit le jour où j'ai été conçu, le jour où l'on a dit : « Un enfant vient de naître en ce monde ! » C'est que d'ordinaire ce jour-là n'est pas un jour maudit. Au contraire, c'est un jour d'immense joie, un jour de grande fête, quand Dieu bénit un foyer en lui donnant un enfant.

Mais combien plus grande encore est la joie quand cet enfant est un premier-né ! Avec quel empressement il est accueilli ! De quelle tendresse on entoure son berceau !

Il était aimé bien avant sa naissance. On pensait à lui. On comptait les jours qui séparaient de sa naissance. On préparait avec amour tout ce qui pouvait servir à calmer ses premières larmes d'enfant. On ne vivait en somme que pour lui.

Et aujourd'hui qu'il est là, bien vivant, voilà que cet amour triomphe pour ainsi dire, voilà qu'il éclate et s'épanouit en des joies si profondes et en de si longues espérances que le cœur des mères seul en a le secret. Aussi cet amour est-il trop grand pour se renfermer désormais dans le cœur des parents. Il envahit celui de l'aïeul. Les amis eux-mêmes s'attendrissent ; c'est, autour de ce berceau, un concert de félicitations et sur la tête de ce premier-né une accumulation de tendresse et de souhaits.

Oui, j'en appelle à toutes les mères qui sont ici. Telle est la fête que toutes vous savez préparer au plus petit de vos enfants.

Et pourtant, m. f., il y a une naissance, et une naissance de premier-né, où il semble bien que toutes ces joies ne se sont pas rencontrées. Il y a un enfant qui n'a pas trouvé en entrant en ce monde, je ne dis pas un berceau préparé pour lui avec amour, mais une chambre et un lit pour la mère qui allait le mettre au monde ; il y a un enfant qui est né à l'aventure, dans une étable, et comme si personne ne l'attendait, — et cet enfant, c'est vous, ô Jésus. Il y a quinze jours à peine, nous célébrions avec l'Eglise votre naissance désolée. Nous n'avons pas vu de parents accourir à la crèche de Bethléem, et autour de votre mère nous n'avons pas entendu de félicitations et de souhaits.

Qu'est-ce donc que cet enfant, pour que le monde soit si lent et si froid à l'accueillir ?

Attendez, le monde se recueille...

Si Jésus, à sa naissance, n'a pas autour de son berceau de parents ni d'amis, c'est qu'il n'est pas le fils d'une famille. Jésus est le fils de l'humanité. Ce n'est pas une famille qui l'attend, c'est le genre humain tout entier qui l'espère depuis des siècles. Jésus n'est pas seulement le premier né de la Vierge Marie ; il est aussi le premier né de Dieu. Soyez donc tranquilles, m. f., Dieu fera à son premier né la fête qui lui convient.

S'il n'a pas entouré son berceau de parents et d'amis, c'est qu'il veut faire davantage, c'est qu'il veut y envoyer l'humanité tout entière. Et en effet aujourd'hui, quinze jours après la fête de Noël, non plus dans l'étable de Bethléem, mais dans une maison que Marie a fini par trouver pour son fils, voici qu'enfin arrive l'humanité.

Déjà avec les bergers, elle avait envoyé ses pauvres, ses humbles, ses petits. Aujourd'hui elle arrive elle même dans la personne des mages, dans la personne d'étrangers et d'inconnus, afin de bien prouver que ce qui l'attire vers cet enfant, ce ne sont pas les liens étroits de la patrie, du sang ou de l'amitié, mais les liens plus forts de l'espérance.

Elle vient, l'humanité, elle vient de très loin, de très loin dans le temps et de très loin dans l'espace, des siècles les plus reculés et des derniers coins de la terre, par un désert qu'elle a mis quatre mille ans à traverser. Elle vient ; elle est venue; elle est là. Que va-t-elle faire ? Va-t-elle se contenter de couvrir de sa tendresse ce petit enfant ? Certes, m. f., ce serait déjà beaucoup. Ce serait assez pour rendre ce berceau incomparablement plus glorieux que jamais ne le fut aucun berceau humain. Si grande que soit une famille, si nombreux et si fidèles que se comptent les amis, on n'est jamais une foule autour d'un berceau...

Mais non ! L'humanité fera davantage Regardez la ! La voilà qui s'agenouille et se met à adorer cet enfant nouveau-né : *Et procidentes adoraverunt eum.*

Elle l'adore, oui, malgré sa faiblesse, malgré sa pauvreté et son dénuement, malgré ses larmes et malgré ses misères. Elle l'adore, elle s'anéantit à ses pieds ; elle lui offre les présents d'un Roi, d'un Dieu et d'un Pontife ; elle met sur la tête de ce petit être abandonné toutes les gloires humaines, et par dessus toutes ces gloires humaines, comme si cela n'était pas assez, la gloire incommunicable de Dieu.

Cette fois, qu'avez vous fait, ô Christ Jésus, pour être, non seulement aimé, mais adoré de la sorte ? Rien... Non, rien encore. Mais vous êtes venu ; mais vous vous êtes fait chair ; mais vous venez de naître pour pouvoir mourir un jour, et mourir pour nous !

L'humanité ne s'y trompe pas ; elle le devine. Voilà pourquoi elle vous adore déjà dans votre berceau, elle que vous sauverez plus tard sur une croix.

Bien plus, cette adoration d'aujourd'hui, l'humanité ne la reprendra jamais. Elle viendra, de jour en jour plus nombreuse, célébrer cette naissance bénie. Chaque année depuis deux mille ans, elle est fidèle à ce rendez vous Chaque année, m. f., au milieu de la nuit, vous venez adorer un petit enfant, l'Enfant Jésus, le Fils de Dieu incarné.

Que dis je, un enfant ? Non, dans nos temples, ce n'est plus même le pauvre petit enfant de Bethléem Un enfant, c'est la faiblesse, mais c'est toujours la grâce, et il n'est pas difficile après tout de l'aimer.

Mais ici, devant ces chétives apparences de la sainte Hostie, d'un petit morceau de pain ! Mais devant ces langes de l'Hostie, plus étroits, plus misérables que les langes de la crèche de Bethléem et qui nous le cachent tout entier, comment faites vous donc, m. f., pour aimer Jésus et pour l'adorer ?

Je n'en sais rien, ou plutôt je sais que vous le faites parce que Jésus vous attire à lui comme il a attiré les mages ; et en tout cas, au spectacle de cet amour inexplicable et jamais démenti, je dis comme le centurion descendant du Calvaire : « Cet enfant est vraiment le Fils de Dieu !.. Un homme n'a jamais été l'objet d'un tel amour Si le cœur de l'humanité ne résiste pas à cet enfant, c'est qu'il le reconnaît. C'est que cet enfant est le maître de l'humanité, c'est que cet enfant est un Dieu... Et moi aussi, je vous aime et je vous adore, ô Jésus ! »

### II — *La haine*

Ainsi, m. f., Jésus, dans son berceau, vient de recevoir le témoignage de l'amour. Est ce tout ? Les mages seront ils seuls à manifester sa divinité par leurs adorations ?

Non, Hérode va maintenant la proclamer par sa haine.

Voulez-vous connaître la valeur d'un homme ? Regardez par qui il est aimé ; mais surtout regardez par qui il est combattu. Avec l'amour, la haine est le signe infaillible de la supériorité. Plus cette supériorité éclate, plus vous pouvez vous attendre à voir monter, avec les grandes eaux de l'amour, l'écume et les mugissements de la haine.

En voulez vous un exemple ? Ouvrez votre histoire nationale. L Europe a longtemps tremblé devant un grand capitaine, qui tenait dans sa main tous les rois, comme l'oiseleur tient une couvée; il n'y en avait plus un seul qui osât même pousser un cri Mais un jour toute cette puissance s'effondre. Était-ce fini ? Cette puissance apparemment invincible était elle anéantie ? Regardez, m. f., regardez à quel point il est encore detesté, et vous aurez la réponse à cette question.

On le relègue sur un rocher solitaire ; on lui donne pour chaines les grandes vagues de l'océan ; on mesure le terrain à celui qui n'avait pas trouvé l'Europe assez vaste pour son génie ; on essaie de faire taire les échos de l'histoire qui répète son nom... Pourquoi ? Pourquoi cet acharnement contre une victime tombée ? Pourquoi ? Parce

qu'on le craint toujours, parce que, chaque matin, ses soldats, l'ayant vu dans leurs rêves, regardent autour d'eux s'il n'est pas revenu, parce que là, sur son rocher de Sainte-Hélène, il est encore trop grand ! Le vent de la haute mer va peut être apporter son appel et les peuples se lever pour le réclamer. Oui, il est encore trop grand ! La haine dont on le poursuit en témoigne ; elle lui tresse au front une couronne de fer plus glorieuse que sa couronne impériale...

Après les mages, il manquait donc encore quelque chose à la gloire de Jésus dans son berceau. Il lui manquait cette dernière auréole d'être haï et persécuté...

Mais à la vérité, trouvera-t-il, peut il trouver, ce petit enfant, quelqu'un qui le haïsse ? Quelle raison peut-on avoir, je vous le demande, de persécuter un berceau ?

Et pourtant voici Hérode et derrière lui, dans l'ombre sinistre, tous les persécuteurs de tous les siècles...

Hérode était à Jérusalem le roi imposé par la puissance de Rome.

Après David et Salomon, après les vaillants Macchabées, le sceptre, sortant de Juda, venait de passer aux mains de cet étranger. Peu aimé des Juifs, il était cependant puissant, grâce à la souveraineté romaine qui le soutenait.

Or le voilà qui se trouble subitement. Son palais s'emplit de sourdes inquiétudes. Dans la ville, ses partisans s'agitent. Que se passe-t-il donc qui puisse faire trembler ce monarque ? Quelque conquérant a peut être envahi ses frontières ? Rome vient-elle de le frapper ?

Non, toute la terre est dans la paix et, chose plus rare encore, les caprices du César conservent à Hérode sa fortune. Qu'y a-t-il donc ?

Ce qu'il y a, le voici : un enfant vient de naître C'est le bruit qui court dans la ville, apporté par des étrangers. Il semble bien qu'il n'y ait pas là de quoi se troubler. Mais pour Hérode, il y a dans la naissance de cet enfant des raisons de craindre pour son sceptre et sa couronne Il s'est fait renseigner, nous dit l'Evangile, et grâce à ces renseignements, il pressent que ce nouveau-né est le Messie depuis longtemps annoncé par les prophètes, le roi à qui Israël devra son salut.

Ainsi cet enfant, c'est plus qu'un enfant, c'est un roi qui vient de naître ; c'est un rival. Mieux encore que les mages, Hérode est là pour témoigner de sa puissance mystérieuse. Le voilà qui entre en lutte contre lui ; le voilà qui lui déclare la guerre comme à un rival ; le voilà qui se révolte contre cette faiblesse menaçante et essaie de la noyer dans le sang. Elle ne lui échappera pas. Tous les petits enfants de Bethléem, depuis deux ans et au-dessous, seront passés au fil de l'épée, afin que celui-là soit sûrement frappé.

Hérode, Hérode d'aujourd'hui et Hérode de tous les temps, merci !... Si vous restiez indifférents devant ce berceau, nous n'aurions pas la contre-épreuve de la divinité du Christ Jésus. L'amour ne la prouvait peut être qu'à demi, mais votre haine est tout à fait convaincante. Vraiment vous ne vous donneriez pas tant de mal contre un pauvre enfant Si vous persécutez le Christ dans son berceau de Bethléem, si vous continuez depuis vingt siècles à le persécuter dans son Eglise, c'est que le Christ vous gêne, c'est que vous en avez peur, c'est que vous craignez pour ces passions à qui vous avez dans votre âme élevé des autels et que le Christ renverse par la toute-puissance de sa croix, c'est que pour nous aussi, et pour vous surtout, le Christ est un maître, un juge et un Dieu !

Allons, continuez. Plus vous vous acharnerez contre le Christ et son Eglise, plus vous affermirez notre foi, plus vous ferez jaillir de toutes nos poitrines le cri que l'amour nous avait déjà suggéré : « Cet enfant est vraiment le Fils de Dieu ! »

Courage, m. f. ! Le Christ, malgré ses persécuteurs, vaincra, commandera, régnera, aujourd'hui et dans tous les siècles : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* Que la joie et l'espérance fassent battre vos cœurs, car il est bon de redire la leçon que nous donne cette fête de l'Epiphanie.

Les Hérodes sont devenus plus nombreux depuis un siècle. Ils ont déchaîné contre le Christ et contre son œuvre toute leur ruse et toute leur puissance. Courage ! *Christus vincit !..* Le Christ est sûr de sa victoire.

Ils ont refusé au Christ, au nom de je ne sais quelle science, l'humble adhésion de la foi et au nom de je ne sais quelle liberté la filiale obéissance à ses commandements. Courage ! *Christus imperat !...* Le Christ ne cesse de commander à l'intelligence et au cœur de l'humanité.

Ils se sont bercés du rêve insensé de détruire sur la terre le royaume de Dieu, de briser et de rejeter bien loin le joug si léger du Christ. Courage ! *Christus regnat !...* Le Christ règne et régnera éternellement. Il élève son trône sur les ossements de ses ennemis dispersés.

Oui, m. f, que la joie et l'espérance fassent battre vos cœurs, à la vue de ce berceau si grand, si redoutable pour soulever tant de haines. Ce ne peut être le berceau d'un homme, c'est le berceau d'un Dieu, et c'est toujours à Dieu qu'appartient le dernier mot.

* *

M. f, j'ai essayé de vous montrer les deux plus grandes passions du cœur humain venant tour à tour reconnaître et manifester la puissance divine de l'Enfant de Bethléem, comme elles continueront de le faire pendant tous les siècles.

Je ne vous demande pas de choisir quel témoignage vous voulez, pour votre part, apporter au Christ Jésus, votre choix est fait depuis longtemps. C'est par l'amour que vous le reconnaîtrez.

Oui, aimez-le, et cet amour, entretenez-le dans vos âmes, augmentez-le encore si possible. Mais surtout ne croyez pas que vous pouvez rester indifférents. « Celui qui n'est pas avec moi est contre

moi, » a dit Notre-Seigneur. Celui qui ne l'aime pas, Notre-Seigneur le regarde comme un ennemi et il le traitera comme tel au grand jour de sa justice.

Ce jour-là, m. f., l'enfant qui vient de naître descendra de nouveau parmi nous. Il viendra, non plus dans le silence de la nuit, mais dans les suprêmes convulsions du monde, non plus avec le cantique des anges, mais dans les éclats du tonnerre et le fracas des éléments. Il apparaîtra, non pas dans une crèche, mais sur les nues enflammées. Ce ne sera plus le temps de choisir, ce sera celui d'être choisi et appelé.

En ce jour-là aussi, il y aura deux camps : les amis du Christ Jésus et ses ennemis, et, se rappelant sa divine parole : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » le Juge suprême de l'humanité rejettera dans les ténèbres de l'enfer, dans les tortures et les grincements de dents, ceux qui sur la terre n'auront pas voulu se prononcer franchement pour lui. Une telle perspective n'éveille ni en vous ni en moi la moindre crainte, parce que, à l'exemple des mages, nous nous sommes rangés avec les amis du Christ Jésus. Aimez-le donc, prouvez-lui votre amour par votre fidélité à vos devoirs de chrétiens, par toutes les vertus et par tous les sacrifices de votre vie. Comme les mages, avec les mages, mettez-vous à genoux devant son berceau pour l'adorer, pour qu'un jour, à genoux devant le trône de sa Majesté, vous ayez la joie sans mélange et sans fin de l'aimer et de l'adorer éternellement. Ainsi soit-il.

---

## POUR LES PREMIERS VENDREDIS

### II

### Janvier

### LA MANIFESTATION DU SACRÉ-CŒUR DANS SA NAISSANCE

Mes frères,

C'est avec le mystère de Noël qu'est faite au monde la première des grandes révélations du Sacré-Cœur qui vont se succéder maintenant jusqu'à sa mort : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* (Tit., III, 4). S. Paul a trouvé le mot : ce fut une sorte d'apparition, tant se montraient cette fois en pleine lumière la bénignité et l'humanité de Dieu.

L'amour inspire toutes les œuvres divines ; c'est même le dernier mot de tout ; mais il n'y éclate pas partout avec la même splendeur, du moins avec une splendeur proportionnée à la faiblesse de notre regard.

La création du monde manifestait la puissance de Dieu ; l'harmonie de la nature révélait sa sagesse ; l'Incarnation et l'héroïque offrande qui l'accompagnait restaient secrètes. La crèche, c'est son amour et un amour qui s'accorde à notre sensibilité : l'amour sous les traits de la bénignité et de l'humanité. « Rentrez dans l'étable de Bethléem : vous y verrez le Dieu de la paix incarné et humanisé ; ou plutôt, vous y verrez dans sa personne la bénignité même incarnée, la grandeur même de Dieu humanisée [1]. » Sa bénignité apparaît dans sa condition d'enfant, son humanité dans sa condition de pauvre.

### I

Le Fils de Dieu s'est fait homme comme nous. Et il y a mis la manière. Il est né de la Vierge Marie, d'une mère vierge, mais semblable à nos mères. Pouvait-il se faire plus proche, plus abordable, plus nôtre ?

Il est le tout petit enfant dans les bras d'une mère. Quel moyen maintenant de regarder Dieu avec les yeux terrifiés des anciens ? A-t-on peur d'un tout petit ? Même s'il est l'étranger aux bras de sa mère, est-ce qu'on ne lui sourit pas, est-ce qu'on n'entre pas de plain-pied en amitié et même en intimité avec lui ?

Et si le souvenir de la divinité de cet enfant arrêtait notre élan, n'aurions-nous pas à ses côtés, pour nous rassurer et l'engager à nous accueillir gracieusement, une femme de notre race, une grande sœur, sa mère la Vierge Marie ?

Au cours de sa vie, Notre Seigneur témoignera d'un cœur riche de toutes les variétés et de toutes les nuances de l'amour : amour miséricordieux envers les pécheurs, amour d'ami pour ses apôtres, amour héroïque de Gethsémani, du chemin de croix, du Calvaire. Ici nous attire, nous charme, nous retient la suave bénignité de son cœur. Nous chantons pendant le temps de Noël : « *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Qui n'aimerait en retour celui qui nous aime de cette manière ? » Comme les petits enfants devant la crèche, on a envie en effet de prendre dans ses bras ce divin *Bambino*, de le serrer contre sa poitrine, de baiser ses joues et ses mains.

*Apparuit... humanitas.* Depuis S. Paul, comme le mot d'« humanité » a été exploité, avili ! Il ne vient plus à l'idée de personne de s'en servir à propos du bon Dieu. Il faut expliquer, tant cela paraît nouveau d'écrire de lui : En cette nuit de Noël, Dieu nous est apparu humain, débordant de pitié pour la misère des hommes. C'est, avant la lettre, le *Misereor super turbam :* « J'ai pitié de la foule. » Il est le Dieu humain en face d'une société inhumaine.

L'opinion de l'antiquité sur les pauvres et les petits, avec quelle morgue l'expriment ses plus authentiques représentants : « Le pauvre est un puits infect où l'œil plonge avec dégoût [2]. » — « La miséricorde est un travers de l'âme ; le sage n'a point de pitié [3]. » — « Arrière l'immonde pauvreté ! *Pauperies immunda procul !* [4] »

Mettons en regard la conduite divine. L'Enfant-Dieu a tout réglé à l'avance des circonstances de sa nativité : son pays natal, le décor, le milieu.

[1] Bourdaloue, Sermon sur la nativité de Jésus-Christ.
[2] Epictète.
[3] Sénèque.
[4] Horace.

Son pays ? Ce ne sera pas Jérusalem, la brillante capitale, ni quelque autre ville en renom, mais Bethléem, la petite, *minima*, et même la campagne de Bethléem. Le décor ? Il vient au monde chez les autres. Pour toit, une écurie, pour berceau, une auge de l'étable, pour coussin sous ses membres frêles, quelques poignées de paille. Le milieu ? Celui du monde ouvrier : sa mère est une orpheline sans dot et son père nourricier un charpentier de village.

Dès sa naissance, il s'est fiancé à Dame Pauvreté. Il lui sera fidèle toute sa vie : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a point où reposer la tête. » (Math., VIII, 20). Il mourra dans ses bras, dépouillé de tout, sur la croix nue. Cela par humanité, par amour pour la masse malheureuse, dont il a voulu partager la souffrance afin d'être davantage l'un d'entre nous.

Et cette pauvreté de la crèche a enrichi le monde. Elle a opéré ce miracle : la condition méprisée du pauvre est devenue « l'éminente dignité du pauvre. » A la crèche, avec le Christ, naît une société nouvelle dans laquelle le pauvre sera réhabilité.

Il parlera au nom de beaucoup de bienfaiteurs de l'humanité, cet admirable ami des humbles, le fondateur du Prado de Lyon, le P. Chevrier, quand il écrira : « C'est la fête de Noël qui m'a converti... C'est à Saint-André qu'est né le Prado. C'est en méditant la nuit de Noël sur la pauvreté et l'humilité de Notre-Seigneur, que j'ai résolu de tout quitter et de vivre le plus pauvrement possible [1]. »

## II

Personne n'a goûté ni célébré la suavité du mystère de Noël, comme S. François d'Assise.

Depuis son voyage en Terre Sainte et sa visite à Bethléem, François avait toujours eu un amour particulier pour la fête de Noël

Or, l'année 1223, il fut donné à François de fêter Noël d'une façon dont, jamais encore, le monde n'avait connu l'équivalent. Il avait, à Greccio, un ami et bienfaiteur, Messire Jean Vellita, qui lui avait fait cadeau, ainsi qu'à ses Frères, d'un rocher planté d'arbres, en face de la ville, pour qu'ils pussent s'y établir. François fit donc venir cet homme à Fonte-Colombo et lui dit : « Je désire célébrer avec toi la sainte nuit de Noël ; et écoute un peu l'idée qui m'est venue. Dans le bois, auprès de notre ermitage, tu trouveras une grotte parmi les rochers ; là, tu installeras une crèche remplie de foin. Et il faudra qu'un bœuf et un âne se trouvent là, tout à fait comme à Bethléem. Car je veux, au moins une fois, fêter pour de bon l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre et voir, de mes propres yeux, combien il a voulu être pauvre et misérable, lorsqu'il est né par amour pour nous. »

Jean Vellita prépara toutes choses d'après le désir de S. François, et, dans la nuit sainte, vers minuit, les Frères arrivèrent de Fonte-Colombo, et tous les habitants de la région accoururent en foule, pour assister à cette fête de Noël. Tous portaient des torches allumées, et autour de la grotte se tenaient les Frères avec leurs cierges, de telle sorte que le bois était tout clair, comme en plein jour, sous la voûte sombre des sapins. La messe fut lue au-dessus de la crèche qui servait d'autel, afin que l'Enfant céleste, sous les formes du pain et du vin, fût présent en personne là, comme il avait été présent en personne dans la crèche de Bethléem. Et voici que, tout à coup, Jean Vellita eut l'impression très nette qu'il voyait un véritable enfant étendu dans la crèche, mais comme endormi ou mort. Le Frère François s'approcha de l'enfant, le prit tendrement dans ses bras, et l'enfant s'éveilla, sourit au Frère François, et, de ses petites mains, caressa ses joues semées de barbe et le bord de sa grosse robe grise. Apparition qui, d'ailleurs, n'étonna nullement Messire Vellita. Car Jésus avait semblé mort, ou, tout au moins, avait dormi dans bien des cœurs, où le Frère François l'avait réveillé, aussi bien par ses paroles que par ses exemples.

Après qu'on eut chanté l'Evangile, le Frère François s'avança, en robe de diacre : « Soupirant profondément, accablé sous la plénitude de sa piété, et débordant aussi d'une joie merveilleuse, le saint de Dieu vint se placer auprès de la crèche, » suivant l'expression de Thomas de Celano [1]. Et sa voix, forte et douce, sa voix claire et mélodieuse exhorta tous les assistants à chercher le souverain bien.

Le Frère François prêche sur Jésus-Enfant, « avec des mots d'où jaillit la suavité. Il parle du pauvre roi qui a daigné naître en cette nuit, du Seigneur Jésus dans la ville de David. Et chaque fois qu'il se trouve avoir à prononcer le nom de Jésus, voici qu'il est enflammé du feu de son cœur et que, au lieu de prononcer ce nom, il dit « l'Enfant de Bethléem. » Ce mot de Bethléem, il l'énonce d'une voix comme celle d'un petit agneau qui bêle ; et quand il l'a énoncé, il laisse sa langue glisser sur ses lèvres, comme pour savourer la douceur que ce nom y a laissée en les franchissant. Ce n'est que très tard que s'acheva cette veillée sainte et que chacun s'en retourna chez lui, le cœur rempli de joie. »

Il est des statues de l'Enfant Jésus qui nous le représentent avec un cœur apparent sur sa poitrine. Qu'elles nous rappellent que sa naissance est déjà une manifestation du Sacré Cœur, la plus touchante et la plus humaine.

Deux grands mystères d'amour encadrent la vie de Notre Seigneur : l'étable et le Calvaire. Jusqu'à la fin des temps, les âmes en seront émues : témoins les défilés annuels devant les crèches de Noël et le crucifix du Vendredi Saint.

Pourtant notre humanité se sent davantage de plain pied avec la crèche. L'héroïsme du Golgotha dépasse de si haut nos communes mesures !

[1] *Messager du Cœur de Jésus*, juillet 1924, p. 393.

[1] *Vita prima*, I, xxx.

A Noël, c'est notre Dieu tout aimant, mais aussi tout aimable, la bénignité et l'humanité de Dieu : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*

## A L'ÉCOLE DES SAINTS

### VI

### LE SAINT ENFANT JÉSUS : LE MODÈLE DE TOUS LES SAINTS

Mes frères,

En cette période de la Nativité, où tous les regards des fidèles convergent vers la crèche de Jésus, ne vous semble-t-il pas impossible de détourner votre pensée du divin Enfant ? Du reste, en dépit des apparences, si nous prenons l'enfance du Christ comme le modèle à méditer cette semaine, nous ne sortirons point de notre cadre. Si le Messie était Dieu, il était en même temps un homme, et, considéré simplement comme homme, le plus saint de tous. Il n'y a donc rien d'anormal à ce que nous réfléchissions sur quelques-uns des exemples de sa vie terrestre, et les fêtes de Noël nous invitent à nous souvenir surtout de ceux qu'il nous a donnés dans ses premiers jours.

### I

Tout d'abord, l'apparition de Jésus ici-bas nous donne une grande leçon de foi. En effet, cette venue merveilleuse que le monde attendait dans l'angoisse, avait été depuis longtemps prédite par les prophètes qui se déclaraient envoyés par Dieu. Mais les prophéties n'acquièrent toute leur valeur démonstrative qu'après leur réalisation. Il ne suffit pas que quelqu'un vienne me dire : « Telle nuit, naîtra à Bethléem un petit enfant fils d'une vierge et descendant du roi David. Dès son berceau, l'âne et le bœuf reconnaîtront leur maître ; les rois de Tharsis et des îles lointaines viendront se prosterner devant lui. » Cette affirmation, si elle est dénuée de preuves, ne me convainc nullement que celui qui annonce ces choses est un véritable messager céleste. Mais si plus tard, et bien des siècles après peut être, l'événement se réalise, rigoureusement et jusque dans ses moindres détails, conformément au programme annoncé, alors je suis bien forcé de reconnaître que celui qui l'avait raconté à l'avance possédait des lumières prophétiques.

Il n'est pas donné aux humains de pénétrer les arcanes de l'avenir. Les esprits les plus profonds, les plus sagaces, les plus circonspects qui se risquent à émettre des hypothèses sur les événements futurs, n'embrassent, dans leurs observations, qu'une brève période d'années et un ensemble de faits dont les causes sont déjà connues. Que de fois, néanmoins, les faits démentent toutes les prévisions ! Et même quand les choses se déroulent, en bloc, dans le sens prévu, il arrive toujours que, sur tel ou tel point secondaire, elles démentent les pronostics. Tout autre est le cas du prophète inspiré par Dieu : pour lui les siècles ne comptent pas, son regard éclairé surnaturellement porte jusqu'aux dernières heures du monde. Son affirmation est assurée, précise, péremptoire. Et lorsque les temps sont révolus, il arrive infailliblement que ce qu'il avait annoncé s'accomplit à la lettre.

C'est alors que nous devons reconnaître que ce voyant est bien un prophète. Dieu, qui sait seul ce qui doit survenir, a daigné lui communiquer une partie de sa prescience. Et puisque nous sommes alors contraints de reconnaître que le prophète est l'envoyé de Dieu, nous serons logiquement forcés d'adhérer à la doctrine qu'il nous propose au nom de son Maître et d'obéir aux ordres qu'il a reçu mission de nous donner.

La naissance du Christ à Bethléem, par cela même qu'elle a parfaitement réalisé toutes les conditions des prophéties, est à la fois la justification de l'Ancien et du Nouveau Testament. A elle seule, elle suffirait pour nous forcer à dire : « Je crois. »

Elle nous apporte aussi l'espérance. Au moment où le chœur des anges a chanté au-dessus de l'étable : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » un bouleversement considérable a commencé à se produire dans le monde. Jusque-là, et par la faute du péché, les rapports entre Dieu et ses créatures libres étaient tendus, sévères. Jéhovah commandait sous la menace de châtiments qui, parfois, s'abattaient impitoyablement sur les tribus indociles. Les Juifs se soumettaient dans la crainte : ils adoraient Dieu pour l'apaiser, mais ils n'auraient même pas eu l'idée de lui témoigner une affection filiale. Sans doute, on leur avait bien dit que le temps de la colère prendrait fin. Mais l'arrivée du Messie était si lointaine qu'ils n'escomptaient pas la voir de leurs yeux.

C'est la naissance de Jésus qui a changé les conditions de vie sur toute la terre, qui nous a réconciliés avec le ciel, qui nous a permis de lever un regard confiant vers l'Eternel. La promesse faite par Dieu de nous envoyer un Rédempteur a été tenue ; ce fait nous encourage à compter sur celles qui concernent la sanctification des âmes, la rémission de nos fautes, la vie éternelle dans l'infini bonheur. Un espoir nouveau, depuis la soirée de Noël, illumine et soutient l'univers, en lui ouvrant les perspectives des cieux.

Noël est encore l'apothéose de la divine charité. Pourquoi donc, en effet, le Verbe qui régnait au paradis a-t-il comme abandonné sa gloire et est-il descendu parmi nous ? Il y avait là un sacrifice, j'oserai dire une déchéance telle qu'on ne saurait l'expliquer que par une raison de premier ordre. Or, ce motif, c'est l'amour de Dieu. C'est pour la gloire de la Sainte Trinité, dont il fait partie, que le Christ a accepté l'humiliation de revêtir la nature humaine. Et pour que son oblation fût plus méritoire, il a voulu descendre jusqu'aux abjections dernières où puisse s'abaisser un homme, jusqu'à la pauvreté, jusqu'aux calomnies, jusqu'à la condamnation, à la flagellation et à la mort sur le gibet.

Ce n'est pas tout. Aimant Dieu infiniment en

lui même, Jésus, qui nous domine de si haut, a voulu aimer encore Dieu dans ses créatures. Il a daigné se faire notre frère et il a tenu à s'immoler pour racheter l'immense famille que, volontairement, il s'était choisie. Aimer Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu, n'est ce pas la définition de la vertu de charité? Et n'est il pas vrai que le Sauveur a idéalement réalisé cette sublime définition? En s'offrant pour nous libérer, il nous a permis de rompre avec l'esclavage de la loi antique et de nous faire adopter par son Père. Il a instauré sur la terre le règne de la paix, de la tendresse, de l'universel et pur amour.

Sa doctrine, faite avant tout pour nous faciliter l'accès aux cieux, a déjà ici-bas l'avantage d'alléger les misères, d'améliorer les conditions sociales, de nous rendre plus justes et plus heureux, en attendant les récompenses de l'au-delà. Nous ne soupçonnerons jamais l'immensité des bienfaits du Christ à notre égard. Sachons tout au moins en profiter, lui en rendre grâces et imiter, dans la mesure où nous le pourrons, la sainteté de son existence parmi nous.

II

Chacun des actes du Sauveur que nous retrace l'Ecriture, nous est matière à de nouveaux enseignements. Quelques semaines seulement après l'adoration des bergers et des mages, le Christ était contraint à l'exil, pour échapper aux soupçons du roi Hérode. Et ce nous est une occasion de méditer à la fois sur la prudence et sur la justice.

La prudence, ici, est incarnée en Joseph, le patriarche de la famille sainte. Cet homme droit connaît toute la grandeur du dépôt que le ciel lui a remis. Il tient l'Enfant entre ses mains, comme, plus tard, les prêtres futurs de la religion chrétienne tiendront une hostie consacrée. Il sait qu'il est le roi de l'univers, que sa puissance est incommensurable, que les anges sont prêts à accourir pour lui faire un rempart vivant au moindre signe de péril. Mais il devine aussi que le plan divin ne se prête pas, en l'occurrence, à des manifestations sensibles. Il sait que si lui, simple humain, a été préposé à la garde de Jésus, c'est un signe que Dieu veut la préservation de son Fils par des moyens humblement naturels.

D'avance, Joseph met en pratique le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Il n'attend pas que l'Eternel mette en déroute les satellites qui répandent la terreur dans les environs de Bethléem et réduisent au désespoir toutes les mères. Il se retire jusqu'en Egypte emmenant Marie et Jésus, et il ne reviendra que lorsque le danger sera écarté.

Voilà pour la vertu de prudence. Quant à celle de justice, le tableau de la Sainte Famille en fuite vers des plages étrangères l'évoque par cela même qu'elle se trouve persécutée sans avoir eu le moindre tort. Pourquoi Hérode s'est il déchaîné? Parce qu'il a eu peur pour son trône. Que reproche-t-il au Messie? D'être un descendant des rois légitimes. Le Christ, certes, n'a pas fait acte de prétendant, et cela d'autant moins qu'il n'est âgé que de quelques jours. Mais il suffit que sa lignée porte ombrage à un souverain de rencontre, pour qu'il soit condamné à mort. Le seul motif qu'allègue le despote est celui de la raison d'Etat, le même qui servait. il y a vingt-cinq ans, à lancer les régiments français à l'assaut de nos églises, sous un vain prétexte d'inventaires. Mais la raison d'Etat elle même, qui a une autorité considérable quand elle se justifie par le bien commun, ne peut prévaloir contre les règles suprêmes de l'équité qui sont incluses, formellement ou implicitement, dans le Décalogue.

Jésus lui même a tenu, dès sa première enfance, à ce que soit rendue en son nom l'obéissance aux lois justes : c'est pour cela qu'il a été présenté au Temple, par observation du code mosaïque et quoique sa situation unique, au point de vue de la législation théocratique, eût pu largement motiver une exception. Toutefois la vertu de justice n'a rien de commun avec cet esprit de servilité qui porte les gens à accepter les décisions les plus arbitraires et les plus iniques, lorsqu'elles sont sanctionnées sous la volonté, plus ou moins passionnée, d'un législateur quelconque. Il y a une règle fondamentale, établie par la Providence. et dont doivent découler toutes les lois humaines. Le devoir est de s'y conformer, sans excès comme sans défaut.

Le Christ enfant nous enseigne encore la force et la tempérance. Pour s'en convaincre il suffit de relire le témoignage évangélique : « *Et erat subditus illis,* » ainsi que l'émouvante histoire où Jésus est montré, fuyant l'obédience paternelle, pour aller évangéliser les Docteurs. La force, qui consiste souvent à savoir imposer sa volonté aux autres, consiste toujours à savoir se dominer soi-même. Or le petit garçon qu'on appelait familièrement Jésus dans les ruelles de Nazareth, savait parfaitement qu'il n'était pas un vulgaire bambin comme ceux qui, parfois sans doute, venaient s'amuser avec lui. Il avait la pleine conscience de son omnipotente divinité. Et cependant il possédait l'énergie de maîtriser, — si ce mot est permis — sa dignité suréminente, afin de se soumettre aux ordres de gens qui, pour être très saints comme Marie et Joseph, n'en étaient pas moins, à ses yeux, des simples créatures.

Il était venu pour s'humilier, pour nous apprendre à confondre l'orgueil sot et coupable qui ronge nos âmes perverties. Et c'est pour cela qu'il se fit « *obediens usque ad mortem.* » Une seule fois, il a paru manquer au principe de la docilité. Ce fut lorsqu'à Jérusalem il abandonna ses parents, dont il prévoyait néanmoins les alarmes, pour entamer une controverse avec les maîtres et les sages d'Israël. Et encore, malgré les apparences, il resta fidèle à son projet divin, puisqu'en enfreignant les consignes de son protecteur terrestre, il ne faisait que se conformer à la volonté de son Père éternel.

Les textes ne nous ont pas conservé le détail de la discussion qui eut lieu entre Jésus adolescent

et les vieux docteurs de la Loi. Une seule chose nous empêche de le regretter : c'est que la Providence a toujours ses mystères et que c'est elle qui tient à nous voiler ici-bas les débuts de son envoyé divin. Mais il ne semble pas téméraire d'affirmer que le Sauveur du monde dut manifester alors une puissance surhumaine, ne fût ce que pour se faire écouter par tant d'orgueilleux savants qui, au premier abord, étaient portés à mépriser cet adolescent et qui furent ensuite obligés de l'entendre et de lui répondre. La tempérance sainte éclata de même en lui, puisqu'il eut la sagesse de modérer son argumentation, au point de ne pas laisser soupçonner à ses auditeurs, pourtant subtils, qu'il était le Messie, dont l'avènement était proche, mais dont l'heure n'avait pas encore sonné.

Il n'est pas une seule vertu chrétienne qui ne dérive des trois vertus théologales et des quatre vertus morales que Notre-Seigneur a éminemment mises en pratique, comme nous venons de le rappeler, depuis le commencement de sa mission. Le temps nous fait défaut pour exposer comment Jésus, dès son enfance, a été le parfait modèle de la sainteté sous toutes les formes les plus diverses : une vie n'y suffirait point. A vous, m. f., de suppléer par vos méditations personnelles à l'insuffisance de nos instructions. Efforcez-vous, dans la mesure où on le peut, de mieux connaître le Rédempteur, afin de mieux comprendre sa doctrine et de mieux vous pénétrer de ses exemples. Vivez avec Jésus, en Jésus et comme Jésus. C'est là le secret de la sanctification et du bonheur.

---

## POUR LA FÊTE DE S. JEAN L'EVANGÉLISTE

### Allocution à des jeunes gens

LES RAVAGES DE L'IMPURETÉ

Léonard de Vinci passa, dit on, de longues années au couvent des Franciscains de Milan. Loin du bruit de l'opulente cité, à l'ombre paisible du cloître, bercé par le chant des douces psalmodies, le puissant maître florentin méditait. L'amour de Jésus, joint à la solitude, donnait à ce génie des envolées superbes vers le plus pur idéal.

I

Un jour, sous la flamme de l'inspiration, l'artiste eut le désir de représenter la Sainte Cène. Chaque personnage fut scrupuleusement étudié. Un novice, à la figure angélique, au regard un peu triste, bien que les yeux eussent conservé leur radieuse pureté, posa pour le Christ. Un adolescent, beau comme le jour, avec ses longs cheveux flottant sur ses longues épaules, et un sourire de douceur errant sur ses lèvres fines, représenta S. Jean, le disciple bien aimé.

Léonard parcourut patiemment tous les carrefours de la ville pour choisir ses modèles. L'œuvre était presque achevée. La fresque aux couleurs vives et aux types variés décorait magnifiquement la salle du chapitre. Le Christ, tenant dans ses mains la coupe d'or, était étendu sur un riche lit oriental. Autour du Sauveur les Apôtres debout semblaient entonner l'*alleluia* pascal. Judas l'Iscariote manquait cependant. Est ce que la pieuse Milan possédait dans ses murs un homme assez laid pour figurer Judas ?

Le grand maître, depuis plus de six ans, cherchait vainement l'introuvable modèle. Un soir, tandis qu'il se promenait dans la campagne, alors que les derniers rayons empourprés du soleil couchant se perdaient lentement dans les lointains horizons, Léonard vit près de lui un homme couvert de haillons ; le regard était fuyant, et les cheveux en désordre tombaient lamentablement sur le front.

« Mon ami, lui dit l'artiste avec bonté, voudriez-vous venir demain au couvent de Santa-Maria ? J'ai besoin d'un modèle ; vous me rendriez service. — Oui, je viendrai, » répondit sèchement le malheureux.

Dès le matin, pendant que les oiseaux chantaient dans les taillis pleins de nids et de muguets, alors que le ciel d'un beau bleu tendre souriait au-dessus des plaines couvertes de jeunes blés et de vignes bourgeonnantes, le mendiant vint frapper à la porte du monastère franciscain. Léonard, en le voyant, prit aussitôt sa géniale palette et sur la fresque il esquissa en quelques traits le visage de son affreux modèle.

Tout à coup le mendiant éclate en sanglots et s'écrie en joignant les mains : « O maître, ô maître, que je suis malheureux ! Vous ne me reconnaissez pas ? Je vois, hélas ! que le péché m'a complètement défiguré. Il y a six ans, c'est moi qui étais le beau S. Jean ! »

En quelques années, la débauche avait affreusement métamorphosé l'adolescent aux yeux bleus, aux lèvres roses, aux cheveux d'or.

Le grand artiste, ému de compassion, prit le malheureux dans ses bras, le pressa sur son cœur et lui dit en l'embrassant avec tendresse : « Espère, mon fils, tu peux encore redevenir S. Jean. »

II

Mes amis, cette histoire n'est-elle pas celle de beaucoup ?

Avez-vous jamais contemplé un jeune enfant, à cet âge où les passions n'ont encore rien flétri dans son âme ? Son front est joyeux, son visage ouvert, et l'on dirait que, comme la flamme à travers un pur albâtre, son âme vivante s'exprime au dehors à travers le voile transparent de son corps. Toutes les énergies que Dieu a mises dans son âme se développent, se déploient comme la plante sous les rayons du soleil. Son intelligence s'ouvre largement à la lumière, ses livres où la vérité se montre à lui sous des formes si ravissantes, il les aime. Il ne peut apercevoir un rayon de beauté sans éprouver les premiers tressaillements de l'enthousiasme. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, il les aime avec je ne sais quelle naïveté et jeunesse de cœur. Parlez-lui de sa patrie, du malheur, votre parole émeut les fibres de son

âme. Elle vibre à tous les souffles généreux. Tout y est frais, vivant, joyeux.

Aussi les saints et les docteurs ne savent quelle comparaison prendre pour rendre le charme d'une âme en cet état. Ils vont chercher dans la nature tout ce qu'elle a de plus pur, de plus beau, pour en faire le symbole du jeune homme vertueux : tantôt ils le comparent à un cristal où le ciel se reflète, tantôt au rayon de lumière qui traverse sans se souiller les milieux les plus infects, tantôt à une jeune vigne en fleurs qui donne son parfum.

Oui, mais supposez que le vice pénètre dans cette âme : quel changement ! Vous en avez vu, de ces adolescents aux visages blêmes, aux regards fuyants, aux yeux cerclés de noir. Victimes du vice honteux, ils portent sur leur corps les stigmates de la flétrissure. Et dans l'âme, quels ravages ! Cet esprit qui était fait pour contempler la vérité, pour s'éprendre de la beauté, il est hanté par d'impures pensées qui y repassent, par d'impurs fantômes. Il laisse s'écouler les heures dans de molles rêveries. Ce cœur qui était fait pour aimer ce qui est beau, ce qui est bon, à peine ouvert, il s'est fermé : un père, une mère ne peuvent même plus l'émouvoir. Il est desséché. Il n'aime plus. Il ne connaît plus les émotions délicates. Et avec la lumière, avec l'amour, c'est la joie qui s'en est allée. Je ne sais quelle ombre s'est répandue sur le front, et dans l'âme il y a une sombre tristesse. Les facultés se sont repliées, et au lieu de se tourner vers le vrai, le beau, le bien, elles se sont tournées vers la matière pour lui demander ce qu'elle pouvait leur fournir de jouissances ; et au lieu de régner elles se sont faites les servantes du corps.

Pauvres victimes, que votre sort est à plaindre! Eh bien ! je viens vous dire la parole libératrice. Relevez-vous ! Judas peut redevenir S. Jean si, comme ce dernier, il se donne tout à Jésus et à Marie.

Marie, elle est la vierge sans tache, le parfait modèle, l'inspiratrice et la gardienne de la pureté. Oh ! qu'ils sont nombreux, ceux qu'elle a sauvés d'eux-mêmes et rassurés au milieu des mille dangers qu'on traverse à quinze ans ! Qu'ils sont nombreux, ceux qui ont vu, grâce à Marie, le feu des passions s'éteindre et faire place à la paix, au calme complet, à la fraîcheur de la pureté!

Faites-en l'heureuse et sainte expérience, chers jeunes gens qui luttez péniblement contre une passion redoutable, consacrez-vous à Marie, attachez-vous à elle, comme S. Jean, par les doux liens d'une tendre et filiale affection ; bientôt vos défaites se changeront en victoires, vos remords en délices, vos souillures en vertus.

* *

Venez à l'autel Venez, comme le disciple bien-aimé, pencher votre tête sur le cœur de Jésus. Venez recevoir l'Agneau sans tache, boire ce vin qui, comme dit l'Ecriture, fait germer la pureté dans les âmes. Venez unir votre esprit à son esprit : il n'y mettra que des pensées saintes. Venez unir votre cœur à son cœur : il n'y mettra que des affections élevées. C'est là que, depuis dix-neuf siècles, l'innocence est toujours venue se réfugier. C'est là qu'à l'heure de ses tentations elle a trouvé la force. C'est là qu'après ses sacrifices elle a trouvé sa récompense. C'est là surtout qu'elle a goûté dans ses communications, dans ses épanchements intimes avec Dieu, les délices promises aux cœurs purs. C'est là, mes enfants, que vous les trouverez vous-mêmes, en attendant ces joies plus profondes et plus douces encore que Dieu réserve à l'innocence dans le ciel.

---

## AUX ENFANTS DE MARIE

### XCIV

#### NOTRE EGLISE

Il convient d'avoir pour l'église où nous sommes, pour notre église, un culte spécial, une vraie piété.

* *

« Que vos tabernacles sont aimés, Seigneur ! » disait David en parlant du Temple de Jérusalem. Nous pouvons bien répéter le même cri d'amour à la vue de nos églises, où Jésus habite personnellement. Et quand c'est l'église de notre baptême et de notre première communion, combien plus encore elle doit nous être chère pour tant de souvenirs qu'elle renferme, l'église de nos fêtes et de nos deuils, l'église où ont prié nos aïeux, où prient avec nous notre père et notre mère ! Les fonts baptismaux, la Table sainte, la pierre de l'autel et du sacrifice, tout nous parle quand nous franchissons le seuil de notre église ; tout nous porte à en aimer la beauté, la sainteté.

Non seulement nous devons être fidèles à tous les offices de la paroisse, mais nous devons concourir le plus possible à leur dignité, à leur éclat, par notre zèle et notre dévouement.

Nous voyons dans certaines paroisses les jeunes filles se partager les autels de leur église et se faire un honneur de les orner de verdure et de fleurs chaque semaine. Sainte Angèle de Foligno, après les humbles travaux du ménage, mettait son plaisir à cultiver dans son jardin des lis, des roses, des violettes, avec lesquels elle faisait des couronnes pour la chapelle de la Madone. Quelle charmante et pieuse habitude! En imitant sainte Catherine de Sienne et en garnissant notre église des plus belles fleurs, chaque dimanche, nous la faisons aimer, nous faisons goûter les choses de Dieu.

D'autres parmi vous, en s'associant à l'Œuvre des Tabernacles, confectionneront, entretiendront les ornements destinés au service divin. Façonner une nappe, refaire des linges usés, une chasuble ou une aube vieillie, réappliquer des broderies anciennes sur des étoffes neuves, en tout cela vous êtes les ouvrières de Jésus-Christ. Si humble que soit votre travail, il se fera remarquer par la délicatesse et le bon goût. Quel labeur, du reste, n'exige-t-il pas? Lorsqu'on pense à toute l'assiduité, à toute la persévérance qu'il a fallu pour